L'Action Sociale du Félibrige.
Cahuet
1897

PC
3383
C3

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

L'ACTION SOCIALE

DU

FÉLIBRIGE

PAR

ALBÉRIC CAHUET

LAUREAT DE LA FACULTÉ DE DROIT DE BORDEAUX

Conférence faite le 21 Août 1897

Au Théâtre d'Ussel.

PRIX : 0 FR. 30 CENT.

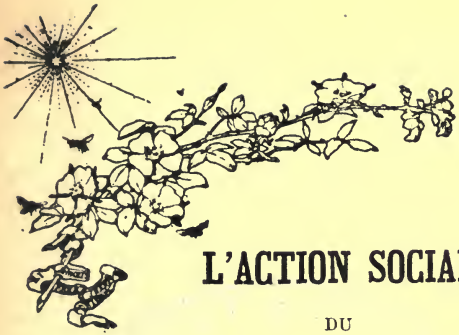
BRIVE

IMPRIMERIE CHARLES BONNÉLYE

1897

Bien amicalement
à Jean Trichon

Alexis Calmel



L'ACTION SOCIALE

DU

FÉLIBRIGE

PAR

ALBÉRIC CAHUET

LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE DROIT DE BORDEAUX

Conférence faite le 21 Août 1897

Au Théâtre d'Ussel.

PRIX : **0** FR. **30** CENT.

BRIVE

IMPRIMERIE CHARLES BONNÉLYE

1897

LIBRARY
SEP 15 1961
UNIVERSITY OF TORONTO
768496
PC
3383
C3

L'ACTION SOCIALE DU FÉLIBRIGE

ET LE CONCOURS DES JEUNES

CONFÉRENCE faite au Théâtre d'Ussel, par M. Albéric Cahuet, lauréat de la Faculté de Droit de Bordeaux.

Mesdames,
Messieurs,

Quand, au cours de leurs périgrinations du Moyen-Age, nos ancêtres les *trouveurs* recevaient l'hospitalité de gens amis du vers, ils donnaient en écot des chansons mais point de conférences. Nostradamus, en effet, ne rapporte pas que ces ennuyeux discours se soient jamais acclimatés auprès des gentes dames comme Eléonore de Guyenne ou Laure de Noves. L'un des Ussels, cependant, Gui, chanoine de Montferrand et de Brioude, devait bien avoir par fonctions l'habitude de la chaire, mais la légende affirme qu'il en usa peu et que ses prônes les meilleurs étaient galamment ciselés à la manière des tensons. C'est qu'en ce temps-là, voyez-vous, les rimes et jongleries primaient les en-

nuyeux sermons. Les troubadours d'autrefois se trouvaient en pays conquis et point comme les félibres d'aujourd'hui en pays à conquérir. Les uns avaient atteint leur but ; les autres ont un but à atteindre. Les seconds vous apporteront aussi des vers, mais en même temps, une idée ; pour expliquer, pour affirmer, pour communiquer cette idée, il faut donc bien qu'ils parlent.

Mesdames,

Messieurs,

Je ne définirai point le Félibrige ; tous mes auditeurs savent aussi bien que moi ce que l'on entend par ce mot et je me garderai bien d'empiéter sur les attributions de la jeune et vaillante école récemment fondée sur l'initiative du sympathique M. Brindel.

Je n'entrerai point davantage dans les détails d'organisation car mon ami Louis de Nussac les a précisés en un petit opuscule très clair, le *Manuel du Bon Félibre,* ni dans les divergences dialectales car je risquerais fort en traitant ce sujet difficile d'y perdre ce que je possède de *limousin.* Je compte simplement vous dire quelques mots de l'action sociale du Félibrige dans nos provinces et aussi de certains modestes auxiliaires de la Cause qui n'en sont pas les moins enthousiastes ; j'ai nommé les tard venus, les jeunes.

Vous renouvellerai-je ce symbole effrayant par lequel on a coutume de représenter chez nous la centralisation à outrance ? Paris et le reste de la France composent un monstre difforme dont la tête énorme, disproportionnée, gourmande, prend toute la vitalité du corps chétif. La tête, gonflée de cerveau, crève de pléthore ; c'est Paris. Le corps appauvri se perd d'épuisement ; il représente nos provinces dépouillées de l'autonomie à la fois politique, économique et littéraire.

Tel est le symbole, mais il n'est qu'un symbole et c'est heureux. Nos provinces sont encore de fières filles aux riches mamelles et leur ossature solide contient assez de moëlle pour qu'à la matière s'ajoute l'intelligence.

Cependant, de cette figure exagérée en laquelle se complaisent les alarmistes, un trait de ressemblance avec l'état actuel des choses reste exact ; la capitale centralise de plus en plus les forces intellectuelles et les provinces obéissantes tendent chaque jour davantage à lui abandonner ce qu'elles ont de meilleur. Doivent-elles donc accepter définitivement ce triste rôle de vassales d'une ville unique, suzeraine exigeante, qui, depuis des siècles, travaille à cet asservissement ? Sacrifieront-elles leurs personnalités particulières à l'autorité envahissante ? Peuvent-elles abandonner au

profit de la civilisation parisienne et rejeter comme un vieux manteau hors d'usage ces traditions locales, ces us et ces mœurs qui les ont si fortement personnalisées dans l'histoire ? O la regrettable unification qui détruirait tous ces esprits locaux, précieux d'originalité et de pittoresque, pour les anéantir sous un terne nivellement auquel ne correspondrait aucune justification artistique. Est-il donc si désirable par exemple que nos femmes limousines substituent la capote à la coiffe et que l'on fasse endosser l'habit noir au paysan breton ? Faut-il, sauf impérieuse nécessité, que nous détruisions nos vieilles rues curieuses aux maisons historiques, pour avoir des voies tirées au cordeau, selon les conventions nouvelles, et bordées de bâtisses symétriques et nulles ? Il en est des moindres régions de notre France si variée dans ses paysages comme de ces tableaux de prix en chacun desquels sont amoureusement étudiés les mille détails de l'art ; on doit les conserver dévotement tels, n'y point toucher et bien se garder d'ajouter bout à bout ces toiles admirables pour qu'un artisan grossier les recouvre d'une couche uniforme de peinture. Il faut également désirer que le cerveau national au lieu de résider dans un centre unique, se fractionne un peu dans toutes les agglomérations urbaines, têtes de provinces.

De la sorte, on n'aura plus à craindre que le chef trop pesant entraîne le corps insconscient et passif dans les plus folles conceptions de son intelligence apoplectique. Avec l'équilibre ainsi rétabli se fera sentir une amélioration générale dans la santé de l'être.

Tel est le but auquel vise le Félibrige, mais toute cause a ses adversaires et nos arguments rencontrent des objections. — On nous dira d'abord qu'en poursuivant notre œuvre nous risquons de rétablir toutes ces petites Frances indépendantes d'autrefois, chacune se méfiant de la voisine et jalouse souvent jusqu'à l'hostilité ; l'affaiblissement du patriotisme en résulterait comme un danger national. A cela nous répondrons que maintenant ne sont plus à craindre ces haines exclusives du patriotisme qui provenaient surtout de la divergence des races. La fusion de ces races sur notre territoire est depuis longtemps un fait accompli ; les nécessités du commerce, la circulation incessante et rapide des individus à travers le pays rendent, tous les jours plus indispensables les rapports entre Bretons, Provençaux, Languedociens ou Picards. Les fractions d'un même peuple restent malgré tout solidaires les unes des autres, car, au-dessus des affections et des utilités régionales, il y a d'autres intérêts élevés communs à la race et cet

attachement a tout un passé de célébrités et de gloires, patrimoine national qui fait que l'on est fier d'appartenir à tel pays plutôt qu'à tel autre. Un Limousin se vantera d'être concitoyen de Brune ou de Marmontel mais il ne se sentira pas moins fier d'être compatriote du Franc-Comtois Pasteur. Nous dirons plus ; le culte du clocher, loin d'exclure les sentiments confraternels chez les individus d'une même nation, développe au contraire le patriotisme commun. On aime, non des mots, mais des choses. L'homme a besoin de concrétiser ses affections et vous lui ferez difficilement accepter l'idée sans l'image ; il lui faut un emblème, une croix, un drapeau ; si vous voulez qu'il ait le culte de la grande patrie, faites qu'il ait d'abord le respect de la petite ; le village ou la cité deviendra pour lui l'image réduite de la nation et vous le verrez employer autant d'acharnement à sauvegarder le sol national qu'il en mettrait à défendre les terres de sa commune.

La famille est le fondement de la cité ; la cité est la base de l'Etat ; les affections filiales et fraternelles engendrent les devoirs envers la tribu d'où naissent, plus purs et plus grands, parce qu'ils sont moins intéressés, les sentiments envers la patrie.

« J'aime mon village plus que ton village,
» J'aime ma Provence plus que ta province,
» J'aime la France plus que tout. »

. . . . . .

Et maintenant, il s'agit de répondre à une objection d'une tout autre nature. Parce qu'ils savent que c'est surtout au moyen de la culture des patois que les Félibres comptent rendre aux provinces leur forte personnalité d'antan, les adversaires de notre Cause s'en prennent directement à cette résurrection de la langue d'oc :

« La restauration des dialectes en souffrance depuis six cents ans, nous objecteront-ils, peut avoir de fâcheuses conséquences ; elle affaiblira par la variété des idiomes et des génies locaux la littérature nationale qui doit puiser dans son unité même sa cohésion et son prestige vis-à-vis des littératures étrangères. »

Mais, ne savez-vous donc point qu'il existait au-delà du Rhin une théorie tudesque qui prétendait assimiler les races latines à la civilisation allemande ? On en a ri. En deçà de la Loire se trouve actuellement un peuple de poètes gascons, provençaux et limousins qui comptent traduire au moyen des parlers de leurs provinces les impressions intimes suggérées par le village ; le Nord veut leur imposer son français ; ils refu-

sent comme ils en ont le droit et n'en produisent pas moins de belles œuvres. C'est que, voyez-vous, nombre d'entre eux qui sont poètes et bons poètes dans leur langue ne le seraient peut-être plus du tout dans une autre. Ils sentent en *gascon*, en *limousin*, en *provençal* ; ces dialectes sont des instruments pour lesquels ils possèdent des dispositions merveilleuses, qu'ils ont coutume de manier et dont ils savent tirer des notes.

Il entre dans la langue d'un peuple un peu de tous les éléments qui ont composé sa civilisation. Le vocabulaire reflète en quelque sorte le ciel, le climat, la flore et les couleurs. L'homme, à son enfance, s'accoutume à rendre par des sons les impressions que lui suggère le spectacle familier ; plus vive est la sensation produite, plus intense, plus expressif est le balbutiement qui la traduit. En notre Midi où le ciel est pur de brouillards, où l'on trouve à la fois tant d'harmonie et de pittoresque dans les paysages, où les couleurs sont plus franches et plus nettes que dans le Nord parce qu'elles sont mieux éclairées, la langue devait être imagée, mélodieuse. La première, elle exprima le beau ; elle fit nos plus anciens poètes, ces chantres naïfs de l'amour et du soleil ; elle donna des œuvres intraduisibles qui se sont perpétuées jusqu'à

nous, joyaux inaliénables de cette ancienne reine des lettres. Puis, soudain un envahisseur arrive qui brise les luths et chasse les poètes ; pendant six cents ans téorbes et citoles se turent.

On les avait à peu près oubliés, ces troubadours et ces jongleurs ; la langue d'oc comme un fief en déshérence avait cessé d'être l'apanage des gentils rimeurs et des nobles dames pour devenir le bien du paysan. C'est en cette possession malhabile et tenace que le dépôt fut conservé pendant des siècles ; mais un jour, un grand souffle de lyrisme traversa la France, chaud comme le Midi, pur comme le Moyen-Age de toute influence étrangère ; une œuvre belle, riche et grande comme le génie national venait de naître, qui, vaillante, soufflétait le romantisme. Lamartine et les poètes d'Outre-Loire frémirent d'admiration. Mistral avait fait Mireille.

Croyez-vous donc que l'œuvre des Mistral, des Fourès et des Joseph Roux, puisse en quelque sorte porter atteinte à la gloire acquise par les Chateaubriand et les Victor Hugo ? Là n'est point le cas de voir dans la résurrection de la langue d'oc la transformation de notre littérature, considérée comme un tout, en un habit d'Arlequin cousu de dialectes disparates. A l'origine, deux langues, filles jumelles d'une mère unique, existaient parallèlement, chacune mo-

difiée selon les besoins de la civilisation qu'elle devait traduire. Les Félibres veulent rétablir cet état de choses ; ils n'ont point l'intention comme on l'a trop dit et trop longtemps cru de substituer dans le Midi la langue d'oc, initiale, à la langue d'oïl, l'usurpatrice. Le français a acquis droit de cité sur la rive gauche de la Garonne et dans le bassin du Rhône ; on comprend et les félibres saisissent mieux que personne les inconvénients sans nombre, les dangers réels que pourrait susciter une révolution dans le langage écrit. Mais ce que nos auteurs régionaux réclament de toute la force de leur conscience et de leur talent, c'est que les deux anciennes langues sœurs vivent comme autrefois, en bonne intelligence, avec chacune, l'expression de son génie propre.

Alors, nous obtiendrons plus facilement la décentralisation intellectuelle, car, dans les nouveaux centres littéraires, on parlera indifféremment le français et la langue d'or. Autour de ces foyers, une irrésistible attention groupera ceux qu'unissent l'esprit, le cœur et la naissance. Les provinces auront leurs poètes, lesquels encouragés et mieux compris, donneront en plus grand nombre les belles œuvres ; leurs romanciers, dont les récits locaux auront comme un parfum du terroir. Ces auteurs puiseront leur originalité dans la

réalité même, dans le spectacle qu'ils auront toujours sous les yeux et qu'ils ne décriront point fictivement, d'après des lieux communs, ainsi que nombre de boulevardiers faisant du roman champêtre.

Enfin, les provinces pourront conserver leurs enfants remarquables, car, économistes, conteurs ou savants, ils se précipiteront moins nombreux dans les bras ouverts que leur tend la capitale, ce Paris dont ils font la gloire, qu'ils sacrent première ville du monde, et qui, parfois, les laisse succomber sous la tâche, incompris, dépaysés et misérables.

Mesdames,
Messieurs,

Au début de cet entretien, j'avais annoncé que je parlerais des *jeunes*. Certes, se poser en critique de ses camarades, de leur esprit et de leurs actes, est chose délicate pour un conférencier ; mais si l'on songe que c'est également une défense, une justification de nous tous que j'oppose à d'incessantes attaques, on sera plus indulgent pour cette critique en forme de confession.

On a parlé beaucoup en mal des jeunes et peut être méritent-ils qu'on soit encore plus sévère ; on en a dit beaucoup de bien et cependant, il se pourrait que l'on fût resté au-dessous de la

vérité. Les jeunes, en effet, considérés dans l'ensemble comme force littéraire, sont, ainsi que l'expliquerait Esope, quelque chose à la fois de très mauvais et de très bon. Dans la carrière des lettres, ils s'avancent insuffisamment armés, chargés d'illusions, d'ambition naïve. Tels, qui reçurent des récompenses en rhétorique, se reconnaissent bientôt une vocation d'écrivain ; si vous leur accordez un prix en philosophie, vous risquez de les voir traiter Hegel en vieux confrère ou préparer quelque énorme machine pour démolir Newton. Leur imagination abondante et neuve autant que vagabonde leur fait souvent commettre de lourdes fautes parce qu'elle n'est point basée sur une somme suffisante de connaissances acquises. L'expérience manque surtout et c'est la grande faiblesse de leur armure.

Avant d'avoir su s'ils sont capables de faire, ils commencent déjà par vouloir faire mieux. Vous les verrez se poser en novateurs ; ils farderont notre littérature pour rajeunir cette vieille femme et l'accoupler à leurs vingt ans ; ils ont fait le décadentisme et sont devenus tellement dangereux dans leurs tentatives audacieuses que le vieux Verlaine — à la fois ce grand poète et cet éternel enfant qui comparait l'amour à la salade — n'a plus voulu demeurer leur chef. Enfin, par leur envahissante

personnalité quémandeuse, eux tous font l'effroi quelque peu justifié des directeurs de théâtres, des secrétaires de revues et bien souvent aussi de ceux qui les lisent ou les voient jouer. Je me résume en cette brève critique : les jeunes marchent trop tôt et trop seuls.

Mais, si au lieu de prendre leur vol au risque de se briser l'aile, dès le seuil du collège, ils rencontrent de nouveaux maîtres, de savants amis qui ne les repoussent pas et qui, de leur rude expérience, abritent l'activité de ces enfants, veillent sur leurs faux pas, entravent les fantaisies les plus extravagantes de ces imaginations tout en respectant leur cachet d'individualité ; alors, les aînés des lettres trouveront dans leurs protégés des auxiliaires utiles.

Ils se serviront, pour soutenir de nobles causes, de ce courage juvénile, fait pour lutter contre les premières difficultés de l'existence, de cet enthousiasme qui n'est encore revenu de rien et renouvelle à son usage cette antique déclaration de nos pères de Gaule :

« *Nous ne craignons rien au monde, si ce n'est que le ciel ne nous tombe sur la tête.* »

Paroles grandes et belles que ces nouveaux venus répètent vaillamment ; ils s'en font une forte devise et, comme un défi, la jettent à la face des vieux

chroniqueurs de métier, égoïstes et moroses, soucieux du passé, haineux du présent. Avec leur sang vif et chaud, les jeunes apportent un regain de santé dans la grande famille des intellectuels. Ils ont de l'ardeur ; ils ont de l'audace ; ce sont eux qui, dans un élan superbe, mettent en action les doctrines froidement raisonnées et souvent déterminent le succès des fières œuvres.

Le Félibrige a su comprendre les jeunes. Il les fait participer à ses travaux, ces recrues, mais il les entoure de troupes solides, éprouvées, qui dirigeront leur ardeur dans les limites de la raison.

Tous, indistinctement, jeunes et vieux félibres, se réconfortent chaque année dans des fêtes publiques, étudient les progrès de la Cause, les progrès déjà faits, ceux à parfaire.

Aujourd'hui, ce sont les habitants d'Ussel qui spontanément leur font un aimable accueil en cette ville ancienne où s'éveillent tant de souvenirs littéraires. Demain, dans un toast sincère et cordial, nous remercierons nos hôtes, au nom de notre chère province, tandis que sous son ciel bleu, scintilleront dans nos coupes des gouttes de soleil.

Albéric CAHUET.

Brive, imp. Bonnélye.

PC
3383
C3

Cahuet, Albéric
L'action sociale du
Félibrige

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY